

aufgestellt worden ist, naturgemäß daran gelegen sein mußte, über die Tragung der ihr von Gesetzes wegen auferlegten Eisenbahnhaftpflicht in deren vollem Umfange Klarheit zu schaffen und daß sie demnach mit der allgemeinen Wendung: „nach Maßgabe der Vorschriften der Bundesgesetzgebung“ offenbar auch das Eisenbahnhaftpflichtgesetz umfassen wollte. Diese Erwägung wird entscheidend bekräftigt durch die nachgewiesene Entstehungsgeschichte der Vertragsbestimmung. Diese Bestimmung ist nämlich von der Klägerin wörtlich herübergenommen worden aus den entsprechenden allgemeinen Bauvertragsbedingungen der schweizerischen Bundesbahnen, vom 7. Februar 1902, die selbst freilich seither, laut Neuauflage vom 11. Juni 1907, im fraglichen Punkte durch folgende Fassung abgeändert worden sind: „Für . . . Schadenersatz, welcher . . . zu leisten ist, hat der Unternehmer nach Maßgabe der Vorschriften der Bundesgesetzgebung aufzukommen, jedoch mit der Beschränkung, daß er nur die Leistungen im Rahmen des Gesetzes über die Ausdehnung der Fabrikhaftpflicht vom 26. April 1887 zu übernehmen hat, während die gemäß Gesetz vom 28. März 1905 darüber hinausgehende Haftpflicht von der Bahnverwaltung übernommen wird.“ Die Tatsache dieser nachträglichen Bedingungsänderung seitens der Bundesbahnen wird von der Beklagten zu Unrecht als Indiz für ihre Auffassung angerufen. Sie läßt gegenteils unzweideutig erkennen, daß im Sinne der Bedingungen von 1902 der allgemeine Ausdruck „Bundesgesetzgebung“ in Ermangelung eines einschränkenden Vorbehaltes eben alle einschlägigen Haftpflichtgesetze, also auch das Eisenbahnhaftpflichtgesetz, umfaßte und deshalb auch im Vertrage der Klägerin so zu verstehen ist. Und darüber mußte sich auch die Beklagte, deren Teilhabern als zum Teil erfahrenen Eisenbahnbauschleuten die gesetzlich statuierte Haftbarkeit der Bahnverwaltung nach Eisenbahnhaftpflichtrecht, neben derjenigen der Bauunternehmung nach Gewerbehaftpflichtrecht, und die Regelung des Regressverhältnisses der beiden Haftpflichtschuldner nach den Bauverträgen der Schweiz. Bundesbahnen natürlich nicht unbekannt waren, bei Eingehung des Vertrages mit der Klägerin klar sein. Nun war ja allerdings vor diesem Vertragsschlusse das neue EHG vom Jahre 1905 in Kraft getreten, durch das die Haftbarkeit der Eisenbahn-

unternehmungen für den Bahnbau insofern weiter ausgedehnt worden ist, als sie danach nicht mehr, wie nach Art. 1 des alten EHG vom Jahre 1875, den Nachweis eines Verschuldens der Unternehmung voraussetzt, sondern als reine Kausalhaftung besteht (was die Bundesbahnen zur erwähnten Änderung ihrer Bauvertragsbedingung über die Tragung der Haftpflicht veranlaßt hat). Allein selbst wenn sich die Beklagte über diese gesetzliche Erschwerung der Haftpflichtlast bei Annahme der streitigen Vertragsklausel keine Rechenschaft gegeben haben sollte, so würde dies die Verbindlichkeit des von ihr nach dem Gesagten tatsächlich zum Ausdruck gebrachten Vertragswillens, auch für die Eisenbahnhaftpflicht der Klägerin aufzukommen, nicht ausschließen. Es würde sich dabei, wie die Vorinstanz zutreffend ausgeführt hat, nicht um einen wesentlichen Irrtum im Sinne der allein in Betracht fallenden Ziff. 4 des Art. 19 OR handeln. Folglich kommt auch den Tatsachen, daß die Beklagte sich nur für die Deckung der Gewerbehaftpflicht versichert und in dem Reglement für ihre Arbeiter nur auf die Gewerbehaftpflichtgesetze Bezug genommen hat, überhaupt keine Erheblichkeit zu. In diesem Sinne ist dem kantonsgerichtlichen Entscheide beizupflichten; —

erkannt:

Die Berufung der Beklagten wird abgewiesen und das Urteil des st. gallischen Kantonsgerichts vom 6. Juli 1911 in allen Teilen bestätigt.

12. Arrêt du 9 février 1912 dans la cause demoiselle Pattey, *déf. et rec., contre Banque populaire genevoise, dem. et int.*

Art. 803, 804, 829 CO ; prescription de l'action de droit de change contre le donneur d'aval du souscripteur d'un billet de change ou de l'accepteur d'une lettre de change ; le délai de prescription est le délai de 3 ans prévu aux art. 803 et 829.

Rose et Juliette Pattey ont souscrit à l'ordre de L. et F. Cattelin trois billets de change au 27 juin et 31 octobre 1907. Les signatures des souscripteurs ont été avalisées par de-

moiselle Antoinette Pattey. Les billets n'ont pas été payés à l'échéance.

Les sieurs Cattelin ayant été déclarés en faillite, la masse de la faillite a cédé à la Banque populaire genevoise la créance contre demoiselle Pattey.

La Banque populaire a réclamé à cette dernière par commandement de payer du 2 mai 1910 le paiement de 3261 fr. 55, montant des trois billets, en capital et frais. Demoiselle Pattey ayant fait opposition, elle lui a ouvert action par exploit du 16 juin 1910.

A cette action basée sur le droit de change, la défenderesse a opposé la prescription de l'art. 804 CO.

Le Tribunal de première instance a alloué ses conclusions à la Banque demanderesse.

Demoiselle Pattey a appelé, en reprenant ses moyens et en invoquant en outre la compensation.

Par arrêt du 9 décembre 1911 la Cour de Justice civile a confirmé le jugement de première instance. Elle a jugé que la demande de compensation était tardive et par conséquent irrecevable. Quant à l'exception de prescription, elle a jugé qu'elle était mal fondée, l'action contre le donneur d'aval du souscripteur se prescrivant par trois ans comme l'action contre le souscripteur.

Demoiselle Pattey a formé en temps utile un recours en réforme auprès du Tribunal fédéral contre cet arrêt.

*Statuant sur ces faits et considérant en droit :*

La Cour de Justice civile ayant écarté le moyen tiré de la compensation par des motifs de procédure cantonale que le Tribunal fédéral ne saurait revoir, la seule question qui se pose est celle de savoir si l'exception de prescription est fondée, c'est-à-dire si l'action contre le donneur d'aval du souscripteur d'un billet de change se prescrit par trois ans comme l'action contre le souscripteur lui-même (art. 829 CO) ou au contraire selon les délais plus courts fixés par l'art. 804. La solution qu'il convient de donner à cette question n'est pas douteuse: Le donneur d'aval est une caution solidaire; il est obligé dans la même mesure que celui des signa-

taires de la lettre ou du billet dont il a garanti l'engagement; l'action contre lui se prescrira donc d'après les délais applicables à l'action contre la personne qu'il a cautionnée; d'où il suit que, s'il a avalisé la signature du tireur d'une lettre de change ou d'un des garants (Vormänner), les délais de l'art. 804 seront applicables à la prescription de l'action du porteur contre lui, mais que par contre, s'il a avalisé la signature de l'accepteur d'une lettre de change, ou du souscripteur d'un billet, l'action dirigée contre lui ne se prescrira que par trois ans (art. 803 et 829). Cette solution est admise par tous les auteurs (v. ROSSÉL, 2<sup>e</sup> éd. p. 947; STAUB, *Wechselordnung*, § 8 sur art. 77 et § 6 sur art. 81; BERNSTEIN, *Wechselordnung*, § 1 sur art. 77; cf. arrêt du Tribunal fédéral du 15 novembre 1905, Rey & C<sup>ie</sup> c. Noll; *Sem. jud.*, 1884 p. 680 et suiv.); l'opinion contraire de la recourante ne trouve de point d'appui ni dans le texte de la loi ni dans la décision judiciaire invoquée dans l'acte de recours qui se rapporte à une tout autre question; de plus elle ne tient aucun compte de la nature juridique de l'aval.

En l'espèce, la défenderesse ayant avalisé la signature des souscripteurs de billets de change, c'est avec raison que l'instance cantonale a appliqué le délai de prescription de l'art. 829 et a écarté par conséquent l'exception de prescription.

Par ces motifs,

le Tribunal fédéral  
prononce :

Le recours est écarté et l'arrêt de la Cour de Justice civile de Genève est confirmé.